Nota : l'historique du 21e régiment est saisi en entier mais divisé en plusieurs périodes sur " Ancestramil "

HISTORIQUE DU 21e REGIMENT

1610 -1790

A

MONSIEUR LOUIS-AUGUSTE GADAY

COLONEL DU 21e DE LIGNE

Commandeur de la Légion d'honneur

ETAT-MAJOR GENERAL

2e Bureau.

CIRCULAIRE

Versailles, le 3 juin 1872.

GENERAL,

" Améliorer notre organisation militaire, répandre l'instruction dans tous les rangs, consolider la discipline, ne sont pas les seuls devoirs que la situation présente nous impose. Nos efforts doivent tendre surtout à raffermir et développer la valeur morale de l'armée, cette force qui est la plus sûre garantie de notre avenir et à laquelle ni le nombre, ni les moyens matériels, ni les perfectionnements de l'art de la guerre ne sauraient jamais suppléer. Un des moyens les plus efficaces, à mes yeux, d'atteindre ce résultat, c'est d'entretenir dans les corps le culte des traditions.
On a proclamé que tous les peuples qui ont une légende périssent par cette légende. Au moins contestable au point de vue de l'histoire des nations, cette thèse est absolument contraire à la vérité en ce qui concerne la famille et, par conséquent, en ce qui concerne le régiment, cette grande famille militaire dont les membres sont solidaires des gloires, des dévouements et des sacrifices de ceux qui les ont précédés sous le drapeau. Il faut que les jeunes soldats apprennent en y entrant que cette famille a eu un passé souvent glorieux, que dans nos plus grands malheurs, au milieu de nos plus affreux revers, elle s'est toujours montrée dévouée au pays, fidèle à ses devoirs, à la hauteur des dures épreuves que nous a envoyées la Providence. Le simple récit de ce qu'ont fait leurs devanciers, leur fournira de justes motifs d'émulation et de profitables enseignements, et leur inspirera le désir d'imiter ceux qui avant eux ont bien mérité de la patrie.
Beaucoup de régiments ont leur historique remontant aux guerres de la Révolution et même à l'ancienne monarchie ; il importe de les compléter en y ajoutant les événements contemporains. Les régiments de nouvelle formation devront établir également le leur, et si les documents leur manquent, je suis disposé à leur donner toutes facilités pour puiser dans nos archives du Dépôt de la guerre les éléments de ce travail. Les officiers qui, sur la proposition du chef de corps, hiérarchiquement transmise, auront été autorisés par moi à faire ces recherches, devront, dans leur

travail, reproduire ou tout au moins analyser l'historique des demi-brigades et des régiments dont, par suite de transformations successives, leur corps porte aujourd'hui le numéro, de manière à faire du tout un ensemble qui renoue et complète pour chacun la chaîne de ses traditions.
Ces historiques devront être écrits avec sincérité et simplicité. On évitera d'y donner trop de développements, mais on ne négligera pas d'y mentionner, toutes les fois qu'ils seront dûment constatés, les faits particuliers à la louange du corps ou des individus qui en font ou en ont fait partie.
A chaque volume ou cahier il sera annexé un état nominatif alphabétique comprenant les noms des militaires de tout grade honorablement cités dans le courant du volume.
On joindra également, avec une courte notice individuelle, toutes les fois que ce sera possible, les noms des hommes distingués de toute profession qui ont servi sous le drapeau du corps. Il est bon de faire connaître à nos jeunes soldats, dont le plus grand nombre, après quelques années de service, est destiné à rentrer dans la vie civile, que plus d'un homme d'Etat, plus d'un magistrat éminent, plus d'un grand agriculteur, d'un négociant ou d'un industriel a commencé par servir la patrie dans les rangs de l'armée, et de leur montrer que les principes d'honneur, de discipline, de respect pour la loi et pour l'autorité qu'on puise à cette école, sont des garanties de succès pour ceux qui les emportent avec eux dans d'autres carrières.
MM. les inspecteurs généraux s'assureront, dans le cours de leurs opérations, que les prescriptions qui précèdent sont exécutées ou en cours d'exécution. Ils se feront présenter et viseront l'historique de chaque corps, et me transmettront, avec leur avis motivé, ceux qui seront complètement terminés. Je me réserve de les faire examiner et de faire imprimer pour nos bibliothèques militaires ceux de ces historiques qui seront jugés dignes de cet honneur.
Recevez, général, l'assurance do ma considération la plus distinguée.

Le Ministre de la guerre,
Général DE CISSEY.

CORPS D'ARMÉE
ETAT MAJOR GÉNÉRAL
N° 728

Besançon, le 21 novembre 1875.

MON CHER CAPITAINE,

Le Ministre de la guerre, par sa lettre du 20 novembre, me fait connaître qu'il a fait examiner avec soin l'historique du 21e régiment d'infanterie que vous avez rédigé, et qu'il a fait constater que ce travail était excellent.
Il me prie, en même temps, de vous témoigner toute sa satisfaction pour le zèle et l'intelligence que vous avez montrés dans l'accomplissement de cette mission, et je suis très heureux d'être son intermédiaire dans cette occasion.

Recevez, mon cher capitaine, l'assurance de ma considération distinguée.

Le général de division commandant le 7e corps,
Signé : H. D'ORLÉANS.

A M. le capitaine HERVIEU, du 21e de ligne

AVANT-PROPOS

L'origine des régiments d'infanterie remonte au règne de **Henri II**. Le duc **de GUISE** fut le premier à réunir sous une même autorité les bandes militaires composant l'armée, et formées d'aventuriers et de mercenaires recrutés à prix d'argent. Ces bandes, organisées et disciplinées, formèrent les premiers régiments d'infanterie. Il existait déjà sous **Henri IV** six régiments permanents, appelés les vieux corps, qui portaient des noms de provinces. **Louis XIII** créa, au commencement de son règne, six autres régiments permanents, appelés les petits-vieux, et dont les uns portèrent des noms de provinces, et les autres les noms de leurs colonels.

Le régiment dont nous faisons l'historique était un des six petits-vieux ; il prit, en 1610, le nom de Vaubecourt, et successivement celui de ses colonels jusqu'en 1762, où il se nommait Chatellux, lorsqu'un décret du 10 décembre substitua des noms de provinces à ceux des colonels. Il fut alors désigné sous le nom de Guyenne, et les soldats de ce régiment, qui avait le numéro 21 d'après son ancienneté, portèrent ce numéro sur les boutons de leurs habits.

En 1791, un règlement prescrivit que les régiments de l'armée seraient désignés à l'avenir par leur numéro d'ancienneté, et le régiment de Guyenne prit le nom de 21e régiment de ligne.

La similitude de numéro nous autorise à revendiquer, comme appartenant à notre famille militaire, les faits d'armes du régiment de Guyenne, ex-Vaubecourt ; il existe de 1610 à 1791, une chaîne non interrompue de traditions qui s'étend même jusqu'à 1794, époque de la formation des demi-brigades. Depuis 1794 jusqu'à 1803, nous ferons l'historique des demi-brigades qui ont porté successivement le n° 21, sans tenir compte des nombreuses transformations que le régiment a subies et des amalgames qui en sont résultés. Le 21e régiment d'infanterie reparaît en 1803, et nous suivrons ses traces jusqu'au licenciement de 1815, qui interrompt momentanément la succession des faits se rattachant au 21e proprement dit. Les légions créées pour remplacer les régiments s'éteignent en 1820, et le 21e renaît pour perpétuer jusqu'à ce jour les traditions d'honneur et de dévouement que ses aînés lui ont léguées.

Langres, 1875.

NOMS DES COLONELS

QUI ONT COMMANDÉ LE RÉGIMENT DEPUIS SA CRÉATION EN 1610 JUSQU'A NOS JOURS (1876)

Le comte **DE VAUBECOURT** (**Jean de Nettancourt**) a exercé le commandement du 24 avril 1610 au 28 décembre 1628.
Comte **DE VAUBECOURT (Nicolas de Nettancourt**), son fils, du 28 décembre 1628 à mai 1646.
Comte **D'ENTRAGUES (Victor-Amédée de Crémeaux**), de mai 1646 au 3 avril 1647.

Comte **DE VAUBECOURT,** fils du premier colonel, du 3 avril 1647 à janvier 1649.
Marquis **D'ESPAGNY (Maximilien Gouffier),** de 1649 à 1669.
Marquis **DE BANDEVILLE (Louis-Sévin)**, de 1669 à 1674.
Chevalier **DE BANDEVILLE (Charles-Sévin)**, de 1674 à 1677.
Comte **DE VAUBECOURT (Louis-Claude de Nettancourt-Haussonville**), fils du premier colonel, de 1677 à 1695.
Marquis **de NETTANCOURT (Louis d'Haussonville),** de 1695 à 1704.
Comte **DE MAILLY LA HOUSSAYE (Adrien de Silly)**, du 3 août 1704 au 11 mars 1708.
Comte **DE BUEIL-RACAN (Antoine-Pierre),** du 11 mars 1708 au 27 février 1712.
Marquis **DE LA BROSSE (François-Henri de Tiercelin)**, du 27 février 1712 au 14 novembre 1713.
Marquis **DE BOUFFLERS (Charles-François Remiancourt**), du 14 novembre 1713 au 15 mars 1718.
Prince **DE PONS (Charles-Louis de Lorraine)**, du 15 mars 1718 au 30 avril 1735.
Comte **DE MARSAN (Gaston-Jean-Baptiste-Charles de Lorraine**), fils du précédent, du 30 avril 1735 au 12 mai 1743.
Marquis **DE BOUZOLS (Joachin-Louis de Montaigut**), du 12 mai 1743 au 1er décembre 1745.
Marquis **DE MAILLY (Louis)**, du 1er décembre 1745 au 15 janvier 1758.
Marquis **DE TALARU (Chalmazel-César-Marie),** du 15 janvier 1758 au 5 novembre 1761.
Chevalier **DE CHATELLUX (Jacques-François)**, du 5 novembre 1761 au 17 avril 1771
Marquis **DE CHILLEAU (Marie-Charles)**, du 17 avril 1771 à 1779.
Comte **DE MIROMESNIL (Nicolas-Thomas Hue)**, de 1779 à 1781.
Marquis **DE PARDIEU (Louis-Elisabeth)** de 1781 à 1784.
Chevalier **DE BASSOMPIERRE (Stanislas-Louis),** du 1er janvier 1784 au 13 avril 1788.
Comte **DE SAISSEVAL (Jean-Claude-Henri)**, du 13 avril 1788 au 4 mai 1788.
Marquis **DE MONTGAILLARD (Charles-Bernard-Joseph Percin de La Vallette),** du 4 mai 1788 au 5 février 1792.
Le seigneur **DU CHEVALIER (René-Adrien),** du 5 février 1792 au 7 mars 1792.
DE VAULT (Alexandre-Victor-Blaise-Joseph), du 7 mars 1792 au 12 juillet 1792.
D'AIGLUN DE SAINT-VINCENT (François-Pierre-Jean), du 12 juillet 1792 à janvier 1794.
DUPUIS, de 1794 à 1796.
ROBERT, de 1796 à 1800.
DUFOUR (François-Bertrand), de 1800 au 24 décembre 1805.
DECOUZ (Pierre), du 27 décembre 1805 au 12 juillet 1809.
Baron DUCREST, du 12 juillet 1809 au 1er avril 1812.
Chevalier **TEULLE (François-Marie-Cyprien),** du 26 mars 1812 au 11 avril 1813.
GUIGNARD, du 28 juin 1813 au 10 octobre 1814.
CARRE (Jean-Nicolas-Louis), de novembre 1814 au 18 juin 1815.
Le chevalier **LEDOUX (Nicolas-Claude)**, du 6 juillet 1815 au 25 septembre 1815.
Vicomte **PICOT DE PECCADEUC,** du 16 août 1815 au 25 avril 1821.
Chevalier **BÉRARD DE GOUTEFREY,** du 23 mai 1821 au 9 septembre 1830.
LEFOL, du 22 octobre 1830 au 12 septembre 1831.
FRANÇOIS, du 16 octobre 1831 au 8 mai 1839.
LELOUTEREL, du 8 mai 1839 au 11 juin 1848.
DE BAILLOU (Louis-Jacques), du 13 juin 1848 au 16 mars 1852.
AVRON (Martial-Louis-Marie), du 19 mars 1852 au 2 octobre 1854.
LEFÈVRE (Auguste-Henri), du 9 décembre 1854 au 14 avril 1859.
DE FONTANGES DE COUZAN (Charles-Louis), du 14 avril 1859 au 12 août 1862.

BOYER (Prosper-Désiré), du 12 août 1862 au 6 mars 1867.
MORAND (Louis-Charles-Auguste), du 6 mars 1867 au 26 août 1870.
GADAY (Louis-Auguste), du 17 octobre 1871.

I

HISTORIQUE

2e RÉGIMENT D'INFANTERIE

1610-1762[1]

Le régiment de Guyenne, devenu plus tard 21e de ligne, fut levé en 1589, par **Henri de NETTANCOURT**, comte de **VAUBECOURT**, gentilhomme lorrain. Licencié du service de France en 1598, il suivit son colonel en Hongrie, et se fit particulièrement remarquer à la prise de Raab sur les Turcs.
En 1606, quand **Henri IV,** mécontent du duc **de BOUILLON,** qui avait trempé dans la conspiration du maréchal **de BIRON,** voulut sévir contre lui, il accepta de nouveau les services de la famille **de NETTANCOURT,** et le régiment lorrain du comte **de VAUBECOURT** fut mis le 6 avril en garnison à Sedan, ville qui appartenait au duc **de BOUILLON**.
Il fut définitivement admis au service de France, par commission du 24 avril 1610, au moment des grands armements que **Henri IV** préparait contre la maison d'Autriche. Il occupa, dans l'infanterie, les rangs ci-après : 14e rang en 1616 ; 12e en 1626 ; 11e en 1631; 12e en 1648 ; 11e en 1665, et 21e en 1776.
Les numéros de rang variaient par suite de la suppression d'anciens corps et de la création de nouveaux.
Les régiments prenaient rang entre eux d'après la date de leur commission de levée, et se primaient en toute occasion d'après leur ancienneté. Le droit de choisir ses quartiers et de monter le premier à l'assaut appartenait aux plus vieux régiments. La possession d'un drapeau blanc était le privilège et la marque des corps permanents et anciens.

Le régiment de Vaubecourt porta les noms de ses colonels depuis sa création jusqu'en 1762, époque où les régiments reçurent une dénomination numérique et un titre de province.
Réduit, au mois d'août 1610, à une seule compagnie, celle du mestre de camp, qui était en garnison à Vitry, il fit partie, en 1615, de l'armée du maréchal **de BOIS-DAUPHIN,** et débuta, en Champagne, par le passage de vive force des marais de Saint-Bon, près de Sézanne, et par la prise de la petite ville de Chanlay, où s'était renfermé **M. de LUXEMBOURG**. Le régiment tira quelques volées de coups de canon contre deux tours, qui s'écroulèrent, et l'ennemi se rendit à discrétion.

Vaubecourt fut remis sur pied le 31 août 1616. Il servit ensuite en Champagne, sous les ordres du duc **de GUISE**, et sous ceux du duc de Nevers jusqu'en 1624.

Depuis 1616, il fut toujours maintenu au moins à deux compagnies, ce qui le fit ranger, en 1640, dans la catégorie des six petits-vieux corps entretenus, dont il occupait le cinquième rang.

1 La plus grande partie des documents contenus dans cette première période de l' Historique a été empruntée à l'Histoire de l'ancienne infanterie française, par le général Susane.

1624. - La première guerre importante à laquelle Vaubecourt ait participé est celle de la Valteline. Ce canton suisse mettait en communication l'Autriche avec les possessions de l'Espagne en Italie. **RICHELIEU**, qui venait de reprendre la lutte contre la maison d'Autriche, envoya dans ce pays une armée commandée par le marquis **de CŒUVRES**, avec mission de remettre les catholiques sous la domination des Grisons. Vaubecourt quitta ses quartiers de Champagne en 1624, traversa la Suisse. et se trouva au passage de vive force du Steig ; à l'attaque du pont du Rhin, à Sandrio, où fut tué le capitaine **MAZOTTE**, au combat de Campo, au siège de Chiavenna, et en 1625, à la reprise des retranchements de Cercino et de Traone. Le pape **Urbain VIII** fut forcé, après cette expédition, de rendre la Valteline aux Grisons.

Revenu en France, Vaubecourt passa l'année 1626 à se rétablir, car il avait fourni la plupart des soldats qui lui restaient pour remplir les cadres du régiment de Normandie.

1627. - Les protestants, qui aspiraient ouvertement à l'indépendance, étaient aussi, à cette époque, un danger pour la monarchie. **RICHELIEU** entreprit de briser leur résistance. Le régiment de Vaubecourt fit partie, en 1627, de l'armée qui vint mettre le siège devant la Rochelle. Il fut d'abord cantonné à Périgny avec le régiment de Chappes, et fit partie plus tard de l'attaque particulière du maréchal **de BASSOMPIERRE**, du côté du fort Louis. Le 28 octobre il détacha 300 hommes, qui contribuèrent à chasser les Anglais de l'île de Ré. Pendant le reste du siège, il garda les forts établis sur la rive droite de la baie, et les batteries de la pointe de Chef-de-Baie.

Le 21 novembre, 300 hommes du régiment, avec 300 suisses, accomplirent une action des plus hardies. Le blocus de la ville étant incomplet du côté de la porte de Cougne, **BASSOMPIERRE** s'engagea à y improviser un fort, et avec ces 600 braves, il alla s'établir à trois cents pas des remparts, et construisit une redoute à la pointe de la garenne de Lafond. Les Rochelais qui ne pouvaient croire qu'on entreprît sérieusement un pareil travail sans de grandes forces, n'opposèrent aucune résistance.
RICHELIEU, affranchi des embarras intérieurs, s'efforça de maintenir l'influence de la France en Italie. Le retour des Espagnols en Piémont, y rappela les armes de la France. Le cardinal se mit lui-même à la tête d'une armée dont le régiment de Vaubecourt fit partie, et qui fut dirigée vers les Alpes. Le régiment se signala en 1629, à l'attaque du pas de Suze et à celle des retranchements de l'armée espagnole devant Casale. Revenu en France, il contribua, sous les ordres de **Louis XIII**, à la prise de Privas, dont la garnison, après une vive résistance, dut se rendre à discrétion et fut égorgée. Cette ville, ainsi qu'Alais, qui fut obligée de capituler peu après, s'était rangée, à l'instigation de **ROHAN**, chef des calvinistes, dans le parti hostile au gouvernement du roi.

1630. - L'armée royale avait à peine eu le temps de repasser les monts, que déjà les Impériaux rentraient chez les Grisons. **RICHELIEU** franchit les Alpes avec une armée de 50,000 hommes. Vaubecourt, qui marchait sous les ordres de **MONTMORENCY**, se trouva au combat de Vegliana qui assura aux Français la possession du marquisat de Saluces, et à l'attaque du pont de Carignano. Le 17 juin de cette année deux compagnies, sous les ordres du capitaine **SAINT-LIMIER,** s'illustrèrent en défendant héroïquement le fort de Briqueras.
Le 13 octobre la paix fut signée avec l'empereur, à Ratisbonne.

Vaubecourt rentra en France en 1631, et fut mis en garnison à Toulon. Il était fort, alors, de douze compagnies.

En 1632, **Gaston d'ORLÉANS**, qui avait toujours été à la tête des complots formés contre **RICHELIEU**, et qui s'était réfugié à Bruxelles, rassembla des troupes et rentra en France, cherchant à donner la main à son adhérent le duc **de MONTMORENCY,** gouverneur du Languedoc. Mais le maréchal **de SCHOMBERG** battit et prit **MONTMORENCY** à Castelnaudary, au moment où il faisait sa jonction avec **Gaston d'ORLÉANS.** Le régiment, qui assistait à cette bataille, reçut, quelques jours après, l'ordre d'occuper les montagnes au-dessus de Privas, devenu le foyer de la révolte. Un de ses détachements s'empara du comte **de LESTRANGES**, un des principaux chefs des rebelles.

En 1633, Vaubecourt, qui avait passé l'hiver dans la Bresse, suivit le maréchal **de La FORCE** en Lorraine, et se trouva à la prise d'Haguenau, de Saverne, de Lunéville et de Nancy.
L'année suivante il fit les sièges de Bitche et de la Mothe. Cette dernière ville fut prise après un siège de cinq mois, où l'on fit, pour la première fois, usage de la bombe.

En 1635, il se trouva à l'assaut de Spire et suivit **Bernard de SAXE-WEIMAR**, qui s'était mis au service de la France en 1634. Il participa à l'admirable retraite sur Metz que fit ce général, après avoir délivré Mayence.

En 1636, les Espagnols s'étant emparés de Corbie, une armée dont Vaubecourt faisait partie fut rassemblée en toute hâte, et, commandée par **Gaston d'ORLÉANS** et le comte **de SOISSONS** elle vint mettre, le 5 novembre, le siège devant cette place, qui capitula dix jours après.
Vaubecourt vint ensuite passer l'hiver à Langres.

En 1637 il fit, avec le cardinal **de la VALETTE**, le siège de Landrecies, où le capitaine **MONTESQUIOU** fut tué d'un coup de canon. Le comte **de VAUBECOURT** fut nommé gouverneur de Landrecies, avec mission de rétablir les fortifications, ce qui fut cause que le régiment demeura jusqu'en 1642 dans cette ville, dont un des bastions a conservé le nom de Vaubecourt. Pendant ce séjour, il ne demeura pas cependant inactif ; il fit une guerre continuelle de surprises et d'embuscades aux garnisons espagnoles voisines, et surtout à celle d'Avesnes.

1642. - En 1642 il fit partie de l'armée de Picardie. Son colonel ayant été nommé gouverneur de Perpignan, qui venait d'être pris, il se rendit dans le Roussillon. L'année suivante, il fut envoyé à l'armée d'Italie, où il débuta par le siège de Trino en Piémont. Cette ville fut prise par **TURENNE**, le 24 septembre 1643. En 1644, il était au siège de Finale. Un secours, jeté à propos dans la place, en fit manquer la prise. Les troupes françaises, qui occupaient déjà le faubourg, furent fort inquiétées dans leur retraite et eurent à soutenir un combat meurtrier qui dura depuis trois heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Vaubecourt y souffrit particulièrement. Employé ensuite au siège d'Asti et de sa citadelle, il eut la gloire de rejeter dans un fossé une sortie des assiégés. Il rentra en France à la fin de cette campagne, prit ses quartiers à Angoulême et y resta jusqu'au mois de juillet 1644.
Il retourna alors en Italie et prit Pouzone avec Auvergne. Au mois de novembre, il fit le siège de la citadelle d'Asti, qui se rendit le 31 et où périt le capitaine **du MOUTIER.**

1645. - Vaubecourt quitta le Piémont, au mois de février 1645, pour se rendre à l'armée de Catalogne.
Il y débuta par le siège de Roses, où il ouvrit la tranchée le 7 avril. Le capitaine **du PERROY,** chargé de la défense d'une redoute avec sa compagnie, y fut attaqué le 23 avril par des forces

supérieures, et après une longue résistance, pris à revers, il préféra sauter dans le fossé plutôt que de se rendre.
Au même moment, le régiment accourut, engagea un combat furieux et reprit cette redoute, dont la courte possession coûta cher à l'ennemi. Dans la nuit du 1er au 2 mai, Vaubecourt emporta les retranchements des assiégés et s'y maintint malgré tous leurs efforts pour les reconquérir. L'attaque de la demi-lune qui suivit de près, lui fit également un grand honneur. Le capitaine **du FRANOY** y fut tué et les capitaines **HOUDANCOURT** et **HÉROUVAL** furent blessés. Le régiment contribua encore à repousser la grande sortie du 14 mai. L'enseigne **GAUCHER** y tua deux Espagnols à coups d'épée.
Blessé lui-même d'une mousquetade, il fut sauvé par le dévouement de ses soldats. Le mestre de camp et le major **de VILLENAY,** y furent aussi blessés.

1646. - Le régiment fit encore, sous le nom *d'Entragues*, la campagne de 1646 en Catalogne et servit devant Lérida, assiégée vainement par le comte **d'HARCOURT.** Repris en 1647 par le comte **de VAUBECOURT**, son ancien mestre de camp, il passa à l'armée que **TURENNE** commandait en Allemagne et contribua à la prise d'Oberlinghen, de Tubingen et de Bicklingen. L'armée étant repassée sur la rive gauche du Rhin, attaqua le 9 septembre les faubourgs de Montmédy. Le lieutenant-colonel **de LONGPRÉ,** qui commandait le régiment y fut blessé.
Au commencement de 1648, le régiment, fort de 30 compagnies, fut partagé en deux ; 15 compagnies restèrent en Flandre et les 15 plus anciennes passèrent le Rhin, le 23 février, à Oppenheim avec **TURENNE**, pour se joindre à l'armée suédoise. Le 15 avril, le Danube est franchi et **TURENNE** atteint l'arrière-garde des impériaux à Zusmarshausen le 17 mai. Le régiment prend part à ce combat, qui fut opiniâtre, se trouve à la prise du château de Hendenheim, et le 18 juin à l'attaque du château de Wasserbourg où le capitaine **CHAUMONT** est mortellement blessé.

Lorsqu'en 1649, **TURENNE**, mécontent de **MAZARIN** qui avait fait arrêter le prince **de CONDÉ,** se déclara contre la cour, il fut suivi par une partie de son armée.
LONGPRÉ, lieutenant-colonel du régiment et plusieurs capitaines voulurent entraîner le corps dans cette rébellion. Un vieux sergent, dit **Puységur** dans ses mémoires, harangua ses camarades et les retint dans le devoir. « Monsieur, dit-il au lieutenant-colonel, le régiment n'est point à monsieur de Turenne, mais au roi ; nous avons juré de le servir et vous voulez que nous fassions le contraire ? Camarades, ajouta-t-il, on veut vous faire déserter et passer le Rhin contre la volonté du roi ; c'est à lui que nous devons obéir, suivez-moi. » Les deux tiers des soldats suivirent ce brave sergent, dont le nom est resté ignoré, et rejoignirent au mois d'avril, avec les capitaines **de BELLOYER** et **d'HÉRICOURT**, les compagnies qui étaient en Flandre. Le régiment, devenu *Espagny*, servit cette année sous le comte **d'HARCOURT** et se trouva le 4 août au passage de vive force de l'Escaut.

Pendant les années suivantes, Espagny continua de servir en Picardie, toujours tiraillé par des dissensions intestines, suites du désordre de 1649. En 1652, le capitaine **VILLEPINTE**, s'apercevant que le mestre de camp conduisait le régiment au prince **de CONDÉ**, s'élança sur lui le pistolet à la main et le contraignit à changer le sens de sa marche. On ne pouvait pas tirer grand parti, pour la guerre, d'un corps placé dans une telle situation. Aussi, après la perte de Dunkerque, l'envoya-t-on d'abord à Béthune et à la Bassée, puis à Vitry. Il quitta cette dernière ville en avril 1653 pour se rendre à Verdun, et il servit cette année au siège de Rethel. En 1654, il contribue, sous les ordres de **FABERT**, à la prise de Stenay, défendue par **CONDÉ** et les Espagnols. En 1655, il prend part au siège de Landrecies, et enfin, il arrive devant Condé où, le 17 août, avec le régiment d'Uxelles, il s'empare d'une demi-lune et s'y loge, malgré une résistance terrible qui lui coûte plusieurs officiers.

En 1656, le régiment se trouve devant Valenciennes et prend part aux travaux de circonvallation de la place. L'année suivante, il est avec **TURENNE** aux sièges de Montmédy et de Mardyk, ville forte près de Dunkerque. Il aide aussi le régiment de Piémont à prendre Bourbourg, où **TURENNE** laisse ensuite M. **de SCHOMBERG** pour garder la place, pendant qu'avec Piémont et Espagny, il vient mettre le siège devant Dunkerque (1658).
Le gouverneur des Pays-Bas et le prince **de CONDÉ,** en se présentant devant la ville, pour forcer le maréchal à en lever le siège, subissent une défaite désastreuse à la bataille des Dunes, le 14 juin 1658. Espagny qui avait contribué au succès de cette journée, fit ensuite les sièges d'Ypres et de Gravelines. Ce fut lui qui emporta la contrescarpe et l'ouvrage à cornes de cette dernière place. Au mois de novembre, il était du corps d'observation rassemblé à Oudenarde.

En 1664, Espagny fit partie du corps de 6,000 hommes, envoyé par **Louis XIV** à l'Empereur d'Allemagne **Léopold II**, sérieusement menacé par les Turcs. Il arriva en Hongrie et joua un rôle décisif le 1er août, à la célèbre bataille de Saint-Gothard. Attaqué vivement par la cavalerie ottomane, qui avait passé le Raab et mis dans une affreuse déroute l'infanterie impériale, il l'arrêta net et la contraignit à repasser la rivière. Dans cette journée qui sauva l'Empire, où les Turcs, vainqueurs des Autrichiens, vinrent échouer sur les piques françaises, et où ils perdirent 16,000 hommes et une immense quantité de drapeaux, d'étendards et de canons, le régiment eut encore la gloire d'enlever une batterie qui incommodait particulièrement le quartier de l'Empereur.

Ce prince, voulant qu'Espagny emportât une marque de son estime et de sa reconnaissance pour le service qu'il lui avait rendu, lui dit en lui faisant présent de quatre belles pièces de canon, qui marchèrent longtemps à la suite du corps : *« Gardez ces canons du Turc, vous les avez bien gagnés ».* » Espagny avait eu dans cette bataille 200 hommes hors de combat. Parmi eux se trouvaient 12 officiers. A son retour de Hongrie, le régiment rejoignit le corps d'armée que M. **de PRADEL** commandait en Allemagne, et fit, en 1665, sous ce général, le siège d'Erfurth. A son retour en France, il fut mis en garnison à Ardres et réduit à quatre compagnies. Les autres furent versées dans le régiment de Champagne.
Ainsi réduit, Espagny alla s'embarquer à Toulon, au mois de juin 1669, pour aller au secours de Candie, assiégée par les Turcs. L'expédition n'eut pas un résultat heureux. Cette île, qui dépendait de Venise, fut prise par les Turcs, et le régiment, comme le reste du corps expéditionnaire, fut obligé de se rembarquer.

De retour en France, au mois d'août, il prit part aux grandes réformes apportées, à cette époque, par Louvois, dans l'organisation de l'armée. Les soldats furent immatriculés. Les officiers, qui jusque-là avaient acheté leurs grades et dû leur avancement à la fortune et à la naissance, l'obtinrent désormais à l'ancienneté des services et au mérite. Le pas de préséance dont jouissait le régiment, comme vieux corps, fut supprimé.

1672. - Le régiment devenu *Bandeville*, fut porté à seize compagnies en 1671, et fit l'année suivante la campagne de Hollande. L'armée, forte de 30,000 hommes, était commandée par **CONDÉ**, **TURENNE** et **VAUBAN**. Vingt-cinq places, parmi lesquelles Naseyk, Genappe, Grave, Maestricht, capitulèrent en dix jours. Le régiment qui avait pris part aux sièges de ces quatre places, eut particulièrement à souffrir à celui de Maestricht. Le major **COURCELLES** s'y distingua en emportant une maison située à cinquante pas de la contre-garde ; il y fit prisonnier un officier et vingt soldats.

Après la prise de Maestricht, le régiment de Bandeville fut envoyé en garnison à Trêves, et de là suivit en Allemagne l'armée commandée par **TURENNE** (1674). L'illustre capitaine, chargé de défendre l'Alsace contre les armées allemandes, dut se replier, malgré trois victoires, devant des forces supérieures. Cependant il occupait encore près de Saverne une position menaçante, quand on apprit tout à coup qu'il avait évacué son camp, repassé les Vosges, abandonné l'Alsace à l'ennemi et pris ses cantonnements en Lorraine. L'hiver était arrivé, les montagnes couvertes de neige ; l'ennemi se crut en sûreté contre toute attaque et dispersa ses troupes dans l'Alsace, pour prendre ses quartiers d'hiver. C'est ce qu'attendait **TURENNE** ; il rassemble sans bruit son armée, dont Bandeville fait partie, et au mois de décembre, au milieu des torrents et des neiges, il descend vers le sud, en longeant la chaîne des Vosges, qui dissimule sa marche à l'ennemi. Arrivé au défilé de Belfort, il franchit les montagnes, change brusquement de front et, l'aile gauche appuyée aux Vosges, l'aile droite touchant au Rhin, remonte vers le nord en balayant devant lui toute la vallée du fleuve. Les Allemands, surpris et disséminés, n'ont pas le temps de se rallier ; il les bat à Mulhouse, puis à Entzheim et les écrase à Turkheim, le 5 janvier 1675. Le régiment avait décidé avec Navarre du succès de cette dernière affaire, où les Impériaux étaient commandés par l'électeur de Brandebourg. Le 11 janvier, l'ennemi était rejeté au delà du Rhin avec une perte de plus de 20,000 hommes.

Au mois de mai, la campagne recommença. L'empereur, désespéré de ses revers continuels, venait de donner le commandement de son armée à **MONTECUCULLI**, le vainqueur des Turcs à Saint-Gothard, et **TURENNE** allait lui porter un coup décisif, lorsqu'un boulet le frappa mortellement à Salzbach. Condé prit le commandement de l'armée. Le régiment se trouva au siège de Dachstein, au combat d'Altenheim, au secours d'Haguenau et de Saverne, et contribua ainsi à repousser **MONTECUCULLI** de l'Alsaee.

A la fin de 1675, Bandeville passe à l'armée de Flandre, commandée par le roi en personne, et prend part aux sièges de Condé, de Bouchain et d'Aire.

En 1677 le régiment reprend le nom *de Vaubecourt*, reparaît sur le Rhin et contribue, sous le maréchal **de CRÉQUI,** à la défaite du prince de Saxe-Eisenach, qui s'approchait de Strasbourg, assiste au combat de Kokersberg et fait le siège de Fribourg, où il rivalise d'ardeur avec le régiment de Normandie.

Au commencement de 1678, **Louis XIV** entreprend avec 50,000 hommes la conquête de la Belgique.
Vaubecourt fait partie du corps d'armée qui vient mettre le siège devant Gand. La ville se rend en moins d'une semaine, le 11 mars. Il se trouve aussi au siège d'Ypres.
Telle fut la part du régiment dans cette campagne, qui se termina par le traité de Nimègue, dont les clauses donnèrent à la France la Franche-Comté et douze places des Pays-Bas.

Après quelques années de repos passées en Lorraine, Vaubecourt, qui était en 1683 en garnison à Saarbrück, fait partie, au mois de juillet, du camp de Waudrewange et se rend en 1684 au siège de Luxembourg. Chargé, le 27 mai, de l'attaque du centre contre l'ouvrage à cornes, il exécute sa mission avec un ensemble et une vigueur admirables, et enlève, l'épée à la main, plusieurs ouvrages, entre autres, la contrescarpe du bastion de Barlemont. Il perd là le capitaine de grenadiers **LESPINAY**, le lieutenant **BEAULIEU** et le sous-lieutenant **BONVOULOIR**. Les capitaines **CONSTATY, ARMAND, de CHAULNES, LACOURBE** et quatre lieutenants sont blessés.

En 1688 le régiment prend part à la guerre entreprise par **Louis XIV** contre la ligue d'Augsbourg. Il quitte sa garnison de Lille pour se rendre devant Philippsbourg, dont **VAUBAN** conduit le siège. Le colonel **de VAUBECOURT** y reçoit un coup de mousquet à la tête, le capitaine **de CHAULNES** et deux lieutenants sont blessés. L'année suivante, il se trouve au combat de Walcourt, où le maréchal **d'HUMIÈRES** se fait battre par les Allemands. Le colonel est encore blessé à la tête d'un coup de mousquet. Le major **de MOIRON** y est, de son côté, grièvement blessé. Il contribue ensuite à la prise de Manheim et de Frankenthal, et enfin à la célèbre défense de Mayence.
Cette même année, comme la plupart des vieux régiments, il était représenté à l'armée de Catalogne par un bataillon de nouvelle levée qui portait son nom.

En 1690, le régiment combat dans les rangs de l'armée du maréchal **de LUXEMBOURG**, qui, de concert avec le maréchal **de BOUFFLERS**, gagnait, sur 40,000 Allemands, commandés par le prince **de WALDECK,** la sanglante bataille de Fleurus.

En 1691 il fait le siège de Mons, et l'année suivante il est envoyé dans le Dauphiné et de là en Piémont, à l'armée de **CATINAT**. Il se trouvait, le 4 octobre 1693, à la célèbre bataille gagnée par **CATINAT** sur les troupes du prince **Eugène de Savoie** et de **Victor-Amédée**, au village de Marsaglia, situé entre Pignerol et Turin. Le sort de la bataille fut décidé par une charge à la baïonnette de vingt bataillons. Vaubecourt occupait avec ses deux bataillons l'extrême gauche de la première ligne.
Placé dans les broussailles, en avant de la cavalerie, il eut d'abord quelque désavantage, mais il se releva et soutint l'honneur de son drapeau. Il perdit plusieurs officiers, entre autres M. **de la BOISSIÈRE**, capitaine de grenadiers. Les Français prirent à l'ennemi 30 canons et 100 drapeaux.
Vaubecourt eut plusieurs officiers décorés de la croix de Saint-Louis que **Louis XIV** venait d'instituer pour récompenser les services militaires. C'était une croix d'or à huit pointes, suspendue à un ruban de couleur feu et portant cette devise : *Bellicæ virtutis plyemium.* Pour être admis dans l'ordre de Saint-Louis, il fallait être officier, catholique, et avoir servi pendant vingt ans. Une dotation de terre et d'argent était attachée à l'institution.

1694. - Le régiment de Vaubecourt, passé en Catalogne en 1694, se trouva à la bataille du Ter, où le maréchal **de NOAILLES** battit les Espagnols, puis aux sièges de Palamos et de Girone. Il retourna en Piémont sous le nom de Nettancourt pour l'ouverture des hostilités en 1696. La seule opération importante de cette année fut le siège de Valencia, où il fit de grandes pertes en repoussant une sortie le 29 septembre. Après la levée du siège il revint en France et fit la campagne de 1697 à l'armée de la Moselle, qui n'entreprit rien de saillant.

1702. - A l'ouverture de la guerre de la succession d'Espagne, Nettancourt se rendit à Landau, où il fut investi en avril 1702 par le margrave **Louis de BADE.**
La tranchée ne fut ouverte qu'au mois de juin. Le commandant avait mis tous ses soins à bien défendre les approches de la place. Il avait jeté dans l'église et le cimetière de Keicheim, petit village à un tiers de lieue de Landau, 30 hommes du régiment, aux ordres du lieutenant **GEOFFROY**, qui y fit, pendant trois jours, une vigoureuse défense. Ce brave officier, forcé de poste en poste et blessé, se retira dans le clocher où il se laissa brûler plutôt que de se rendre. Il n'échappa de son détachement qu'un soldat qui réussit à sauter du haut du clocher.
Dans la distribution des différents postes de la ville, le 1er bataillon fut chargé de la défense du chemin couvert, et le deuxième de celle de l'ouvrage à couronne.
Ils s'acquittèrent tous les deux, avec une grande distinction, de la mission qui leur avait été confiée, en repoussant les attaques et en renversant plusieurs fois les ouvrages de l'ennemi. Le 2 août, un

grenadier osa, à la faveur du feu que faisait la lunette de la porte de France, aller seul, enlever des grenades que les assiégeants avaient déposées au bord du fossé. Malgré la bravoure de la garnison, Landau fut obligé de se rendre après un siège de cinq mois. Les défenseurs, réduits de 3500 à 500 hommes, obtinrent une capitulation digne d'une si belle défense. Leurs glorieux débris furent envoyés à Strasbourg, sans condition. Le marquis **de NETTANCOURT**, qui avait été fait prisonnier par les Impériaux, en cherchant à rejoindre son régiment dans Landau, fut mis en liberté sans rançon, en considération des services que le corps avait rendus à l'empereur **Léopold** à la bataille de Saint-Gothard. Parmi les pertes sensibles que fit le régiment dans la défense de Landau, on doit mentionner celle du lieutenant-colonel **de GOURNAY**, qui avait dignement exercé le commandement.

1703. - La prise de Landau avait ouvert l'Alsace au prince **Louis de BADE** ; celui-ci menaçait l'électeur de **BAVIÈRE**, toujours fidèle à l'alliance française, et le marquis **de VILLARS**, dans le but d'aller à son secours, reprit la campagne en 1703. Nettancourt, qui s'était promptement rétabli, se trouva au passage des fameux défilés du Hornberg et de la forêt Noire, et au combat de Munderkirchen. Arrivé en Bavière, il se trouva à la première bataille d'Hochstedt (20 septembre), gagnée par l'électeur et le maréchal **de VILLARS** sur les Impériaux, commandés par le comte **de STYRUM**.

En 1704 **VILLARS** avait été remplacé par **MARCHIN** et **TALLARD**. Nettancourt, après avoir hiverné à Donawerth, y était encore au 1er juillet, quand les Autrichiens marchèrent contre le maréchal **d'ARCO**, campé avec 7,000 Bavarois sur le Schellemberg, à peu de distance de Donawerth. Le régiment accourut, le 3, à son aide, avec quelques autres troupes, et fit avec elles la plus opiniâtre résistance. Leurs détachements furent attaqués trois fois inutilement. Enfin, après trois heures de combat, les lignes furent forcées, les Bavarois firent péniblement leur retraite, et le régiment rentra dans Donawerth après avoir perdu 36 officiers, tués ou blessés, et des soldats en proportion. Le colonel, marquis **de NETTANCOURT,** qui avait acheté le régiment 70,000 livres en 1695 et qui s'était ruiné l'année précédente pour le rétablir, y fut mortellement blessé ; il mourut le 13 juillet à Augsbourg, et fut remplacé par le comte **de MAILLY.**

Hors d'état de tenir la campagne, le régiment fut jeté dans Augsbourg. Après la fatale défaite d'Hochstedt (13 août 1704), il rallia les débris de l'armée et repassa le Rhin. L'ennemi pénétra en Alsace ; **de MAILLY** s'établit à Huningue et y demeura pendant toute l'année 1705.

Au mois de mai 1703, le régiment se rendit à l'armée de Catalogne, envoyée au secours de **Philippe V** que les Anglais et les Autrichiens avaient chassé de Madrid.
Il prit part au siège de Barcelone, que **Philippe V** tentait de reprendre aux Anglais. Dans un de ses jours de garde, il repoussa vigoureusement une sortie. Le capitaine de grenadiers **QUINCEROT** y fut tué. Le 12 mai, l'armée fut obligée de lever le siège, abandonnant derrière elle son artillerie et ses bagages. Cependant, au mois d'octobre, les Castillans rétablirent **Philippe V** sur le trône d'Espagne. Ses pouvoirs furent affermis par la grande victoire que **BERWICK** remporta sur les troupes de l'archiduc **Charles** à Almanza, le 25 avril 1707. Les deux bataillons du régiment formaient l'extrême gauche de la première ligne d'infanterie ; ils pénétrèrent jusqu'à la deuxième ligne de la droite ennemie et contribuèrent beaucoup à la victoire en enfonçant à la baïonnette un corps de 3,500 hommes qu'ils poursuivirent jusque dans les montagnes. *Mailly* servit encore cette année au siège de Lérida, et après la prise de cette ville, au mois de novembre, il retourna dans le royaume de Valence et contribua, le 15 décembre, à la prise du château fort de Morella.

Devenu *Bueil-Racan* en 1708, il prit part au siège de Tortose et à la prise de Dénia, port sur la Méditerranée, au nord-est d'Alicante. Dans un conseil de guerre tenu par M. **d'ASFELD**, devant cette dernière place, et où furent appelés les capitaines de grenadiers de l'armée, tous furent d'avis de ne point courir les risques d'un assaut, excepté le chevalier **de BAR,** du régiment. C'était à lui à marcher le premier et il sut convaincre M. **d'ASFELD**. L'assaut se donna. **De BAR**, aussi énergique sur la brèche qu'au conseil, y fut dangereusement blessé, mais il eut la gloire d'emporter la basse et la haute ville.
La prise de Pons, celle d'Aulot et le passage de vive force du pont de Montanana furent encore des journées de gloire pour le régiment. L'année suivante il continua de servir en Espagne et se trouva à la prise du château d'Alicante. Il passa en 1710 à l'armée de Flandre.

1710. - De ce côté, les alliés poursuivaient leurs progrès ; ils s'emparèrent successivement de Douai, de Béthune et d'Aire. Cette dernière ville, qui était défendue par le marquis **de GUÉBRIANT**, ayant sous ses ordres le régiment de Bueil, soutint un siège de cinquante-huit jours, pendant lequel Bueil fit un grand nombre de sorties heureuses. Les compagnies de grenadiers surtout firent un mal énorme à l'ennemi et furent renouvelées jusqu'à quatre fois. En somme, cette glorieuse défense coûta au régiment 26 officiers tués ou blessés et plus de la moitié de ses soldats.

Les capitaines qui périrent étaient MM. **CARIES, de GUIERSAND, de BEAUVAIS, de LAVILLE** et **de BAVALAN**. Le colonel, qui avait donné de grandes preuves de talent et de bravoure, fut fait maréchal de camp ; toutefois il conserva encore pendant quelque temps la possession du régiment.

En 1711 l'armée de Flandre était réduite à la défensive ; Bueil garda la place de Saint-Orner jusqu'au 12 juin et partit ensuite pour aller renforcer l'armée d'Alsace ; de ce côté, il ne se passa rien de décisif.

1712. - Revenu en Flandre dans le temps où **VILLARS** remportait à Denain la victoire qui sauva la France d'une invasion, le régiment, devenu *de la Brosse,* servit aux sièges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain. Les grenadiers se couvrirent de gloire à l'attaque du chemin couvert de Douai, où le capitaine **BELESBAT** fut tué. La place capitula le 8 septembre sous les drapeaux de la Brosse, qui occupa immédiatement la porte Morel. A la même époque, **VENDÔME** ayant forcé l'armée anglaise à capituler en Espagne, la coalition, découragée, signa, le 11 avril 1713, la paix d'Utrecht, qui laissait la France intacte et **Philippe V** roi d'Espagne ; mais l'Angleterre gardait Gibraltar, et l'Autriche recevait les Pays-Bas espagnols.
L'Autriche et l'empire ayant refusé d'accéder à ces conditions, il fallut une dernière campagne pour les décider. Le régiment retourna en Alsace sous les ordres de **VILLARS**, qui passa le Rhin et triompha encore du prince **Eugène** en s'emparant de Spire et de Landau (août 1713). Le régiment contribua à emporter une place d'armes. Le 18, les grenadiers firent preuve d'une grande valeur à l'attaque des contre-gardes, et le régiment eut la satisfaction de voir capituler sous ses drapeaux cette place qu'il avait si vaillamment défendue en 1702. Il termina cette campagne et la guerre par le siège de Fribourg, où M. **de la BROSSE** mourut de maladie. L'Allemagne accepta enfin les conditions du congrès d'Utrecht par le traité de Rastadt (6 mars 1714).

1714. - Après M. **de la BROSSE**, le régiment devint la propriété du marquis **de BOUFFLERS-REMIANCOURT**, et il fut envoyé à Lyon, où ses cadres furent remplis par l'incorporation des régiments de Choiseul-Beaupré, de la Raimbaudière, de Barbançon, de Senecterre et d'Entragues.

Il parcourut ensuite les garnisons de Berghes, d'Arras et de Dunkerque, et travailla à la construction de l'écluse et aux réparations du fort de Mardyk pendant les années 1721 et 1722. En 1723, il était employé aux travaux du canal de Briare, et se trouvait en 1725 à Strasbourg, lors du mariage de **Louis XV** avec la fille du roi de Pologne **Stanislas LECZINSKI**. Il appartenait alors au prince **de PONS**, de la maison de Lorraine, et se faisait remarquer par son instruction et sa belle tenue. Il avait l'habit blanc et la veste rouge, les boutons et les galons d'or, les poches en long, trois boutons sur les poches, autant sur les manches et un en dedans.
Ses drapeaux d'ordonnance avaient deux carrés violets et deux carrés rouge cerise.

Par ordonnance du 8 décembre 1730, les mestres de camp prirent le titre de colonels.

De 1726 à 1730 le régiment occupa successivement Valence et Romans, Montauban et Moissac, Blaye et Bordeaux, Vienne et Romans.

En 1731 il travailla aux fortifications de Thionville, et il faisait partie du camp de la Moselle quand éclata la guerre de la succession de Pologne. Le *régiment de Pons* entra dans l'armée de 80,000 hommes qui vint occuper la Lorraine sous le commandement du maréchal **de BERWICK**, passa le Rhin près de Strasbourg et vint mettre le siège devant Kehl. Il se fit remarquer dans la deuxième garde qu'il y monta. La sape se trouvait enfilée par un chantier de bois qui était sur le flanc de l'ouvrage à cornes du côté du Rhin. Les grenadiers en chassèrent les tirailleurs allemands, qui, en se retirant y mirent le feu. Après la prise de Kehl (28 octobre 1733), le régiment fit partie des dix bataillons chargés d'occuper l'île de Marquisat. Il eut à la fin de la campagne ses quartiers à Colmar, où il forma un troisième bataillon. L'année suivante, il se trouva à l'attaque des lignes d'Ettlingen, forcées par le maréchal **de BERWICK,** et au siège de Philippsbourg, où le maréchal fut emporté par un boulet. La place dut céder devant l'opiniâtreté des troupes françaises et se rendit en face de l'armée du prince **Eugène**, impuissante à la secourir. L'Espagne avait pris le prétexte de la guerre de Pologne pour recouvrer une partie de ses anciennes possessions. Le régiment se trouva en 1735 au combat de Klausen, sous les ordres de **VILLARS**, qui était venu en aide à l'Espagne.
La paix fut conclue à Vienne le 3 octobre.

Pendant les six années de paix qui suivirent, le régiment, devenu *Marsan*, tint successivement garnison à Douai, Berghes, Arras et Lille. Il quitta cette dernière place en 1741 pour prendre part à la guerre de la succession d'Autriche ; se rendit à l'armée de la Meuse sous le maréchal **de MAILLEBOIS**, et passa l'hiver en Westphalie, les deux premiers bataillons à Kampen et le troisième à Kaldkirchen. Pendant les premiers mois de la campagne de 1742, il demeura au camp de Juliers, d'où il partit au mois de juin pour se rendre sur les frontières de la Bohême. Il fut bientôt détaché sous les ordres du prince **de CONTI** pour aller au secours de Braunau en Bavière. Le 24 novembre, le prince et plusieurs officiers généraux étaient sur les bords de l'Isar, observant si les ennemis réparaient un pont que les Français avaient brûlé la veille, quand un détachement autrichien, franchissant la rivière un peu plus haut, trouva moyen, à la faveur des broussailles, d'approcher très-près du prince et de son escorte. C'en était fait d'eux, sans l'arrivée d'une patrouille de Marsan, qui donna l'éveil. Un brave soldat, nommé **BOULANGER**, devenu officier plus tard à force de services, prit le prince **de CONTI** sur ses épaules et le transporta de l'autre côté d'un ruisseau qui les séparait du camp, pendant que ses camarades chargeaient l'ennemi. Le régiment passa cet hiver à Dingolfingen. Au mois de mars, les généraux, reconnaissant la faiblesse de ce poste, décidèrent de ne laisser dans la ville que des détachements afin de ne pas compromettre des corps entiers et des drapeaux. En effet, le 17 mai, Dingolfingen fut attaqué par des forces considérables ; mais cette ville fut sauvée par le courage et la présence d'esprit d'un sergent de

grenadiers du régiment, nommé **BEUGNY**, qui fit jeter dans la rivière une partie du tablier du pont. L'ouvrage qui était en tête de ce pont fut défendu avec un rare acharnement par les piquets du régiment. Le lieutenant-colonel **de LAUDONIE**, le capitaine **d'ALOIGNY** et le lieutenant **La MOUSSAYE** furent tués dans cette glorieuse journée. Il y eut, en outre, 11 officiers blessés et 50 soldats mis hors de combat. Marsan demeura jusqu'au 25 juin campé vis-à-vis de Dingolfingen, mais l'armée française ayant été obligée de battre en retraite devant le prince **Charles**, il se retira au camp sous Ratisbonne. Au mois d'août il rétrograda jusqu'au Rhin, fut d'abord cantonné à Rheinau et Diesbolsheim, prit part au fameux combat de Rheinweiler, occupa Strasbourg et Lauterbourg, et eut enfin ses quartiers d'hiver à Saarlouis, où il fut rejoint par un détachement de 86 hommes qui avaient contribué à la défense d'Ingolstadt. Il avait été donné dans le courant de cette année au marquis **de BOUZOLS.**

En 1744 **Louis XV** se rendit en Alsace et se mit à la tête des troupes du maréchal **de NOAILLES** pour repousser une tentative d'invasion des Autrichiens. Le régiment se trouva à la reprise de Weissembourg. **BEUGNY**, devenu officier, ayant découvert un endroit susceptible d'être escaladé, s'y jeta avec 20 grenadiers. Ces braves, s'aidant de leurs baïonnettes, grimpèrent au mur, se précipitèrent dans la place et ouvrirent les portes à leurs camarades. Cette chaude journée coûta à *Bouzols* le capitaine de grenadiers **de JANLAS**, le lieutenant **de LÉTANG** et huit grenadiers. Il y eut en outre 2 officiers, 3 sergents et 47 soldats blessés. L'attaque des retranchements de Suffelsheim, le combat d'Angenheim et le siège de Fribourg furent encore des occasions de gloire pour le corps. Dans une des gardes qu'il monta devant Fribourg le 19 octobre, 15 grenadiers conduits par **BEUGNY** et **BOULANGER** se rendirent maîtres du chemin couvert et arrachèrent le saucisson d'une mine qui allait faire explosion, ce qui permit au régiment de s'y établir. De ces 15 braves, il n'échappa que les deux officiers. Ce siège, qui était dirigé par le maréchal **de COIGNY**, fut très-meurtrier pour le régiment ; il lui coûta les capitaines **de CADELÈS** et **d'ARCHY**. Le régiment passa l'hiver à Aschaffembourg, ville de Bavière sur le Mein.

Au mois de mars 1745, Bouzols contribua à la prise du château de Kronembourg et se rendit en Flandre au mois de juin. Le 11 du mois précédent, les Français, commandés par le maréchal **de SAXE**, y avaient remporté la grande victoire de Fontenoy sur les Anglais, les Autrichiens et les Hollandais coalisés. Ce triomphe fut suivi de la prise d'Oudenarde, de Termonde et d'Ath. Le régiment arriva, assez à temps en Flandre pour prendre part aux sièges de ces trois villes. Termonde capitula sous ses drapeaux. On le jeta ensuite dans Beaumont et Philippeville ; les alliés semblant vouloir faire une pointe de ce côté.

Le régiment, donné cette année au marquis **de MAILLY**, après avoir passé l'hiver à Longwy et à Sedan, se rendit au siège de Mons, où le lieutenant **FÉTIS** s'empara, avec 30 hommes, d'une redoute défendue par 50. Au siège de Saint-Ghislain, les grenadiers se signalèrent par des actes d'audace sous les ordres du lieutenant **BEUGNY** et du sergent **THÉROUDELLE**. Après la prise de Charleroi et de Namur, auxquelles le régiment coopéra, le maréchal **de SAXE** vint attaquer l'armée des alliés, commandée par le duc **Charles de Lorraine** et campée en deçà de la Meuse, entre Liège et Maestricht. Il enleva de vive force Raucoux et trois villages qui couvraient le front de l'ennemi (11 octobre 1746). *Mailly* combattit dans la division du marquis **de CLERMONT-GALLERANDE.** Cette division avait reçu l'ordre d'attaquer le village de Lier ; mais elle fit d'abord un faux mouvement et resta longtemps exposée aux feux de l'ennemi. Cependant elle se rallia, attaqua le centre et la gauche du village de Varoux, et tous les régiments agissant alors avec un ensemble merveilleux, renversèrent les bataillons hessois et hanovriens et restèrent maîtres du village. Mailly y prit un bataillon hessois, un drapeau, une cornette anglaise et deux pièces de

canon ; mais de si beaux trophées furent chèrement payés : 20 officiers et 400 hommes restèrent sur le champ de bataille. Le capitaine **de MONTBEL** était parmi les morts.
A la fin de cette année 1746, Mailly se rendit dans la Provence, y passa l'hiver et vint tenir garnison à Vienne, où il leva un quatrième bataillon. L'armée autrichienne menaçait sérieusement notre frontière de ce côté. Le régiment attaqua quatre fois les retranchements ennemis au col de l'Assiette, le 19 juillet 1747, et y perdit 15 officiers et 450 soldats tués ou blessés.
Les capitaines **de MURAT, LAFARGUE, de BRESSY** et **LAUDONIE** étaient parmi les morts ; le colonel marquis **de MAILLY** parmi les blessés.

En 1748 **Louis XV**, las de la guerre, signa la paix d'Aix-la-Chapelle, qui mettait fin à la guerre de la succession d'Autriche. Cette même année, le régiment fut mis en garnison à Embrun et Mont-Dauphin. Il passa ensuite à Montélimar et à Valence, puis à Perpignan, Collioure, Montlouis et Villefranche. Il occupa successivement Montpellier et diverses places des Cévennes, se rendit plus tard à Bayonne, Saint-Jean-Pied-de-Port, Navarreins, et enfin à Aire.

En 1756, quand la guerre recommença, sur mer, avec les Anglais, il fit partie des troupes campées sous le Havre, et, à l'arrière saison, il fut établi dans les villes de Beauvais, Noyon, Soissons et Senlis.

Il était à Cambrai en 1757, quand il reçut l'ordre de rejoindre l'armée que le maréchal **d'ESTRÉES** rassemblait sur le bas Rhin, et il prit part à la bataille d'Hastembeck, où le maréchal battit le duc **de CUMBERLAND**. Le régiment y éprouva une perte de 150 hommes. Les capitaines **DURENAND**, **de MONTBEL, de VANDIÈRES, La MOLÈRE, du BOSSE** et trois lieutenants y furent blessés.
Au mois d'octobre, il passa à l'armée de Saxe, commandée par le prince **de SOUBISE**. **Frédéric II,** contre lequel le prince opérait, n'avait que 20,000 hommes à opposer aux 50,000 des alliés ; il les battit complètement à Rosbach, le 5 novembre 1757.
Le régiment occupait, dans cette fatale journée, la droite de la seconde ligne d'infanterie, derrière Piémont, et éprouva le même sort que ce vieux corps. Il perdit 40 officiers et 700 soldats tués, blessés ou prisonniers, quoiqu'il eût laissé près des deux tiers de son effectif dans les places et les hôpitaux du Hanovre et de la basse Saxe. Le lieutenant-colonel **de BOISRENARD f**ut blessé et pris, le major **La PORTERIE** tué, les capitaines **MONYEFROY, VAUVERT** et **VILLIERS** furent tués, ainsi que les lieutenants **VILLIERS, de BEUVRAN, LAPORTE, RIQUE, DUSEUTRE** et **GIRONDIN**. Parmi les blessés, qui furent presque tous pris, étaient les capitaines **TRÉVILLE, SAINT-LÉGER, SAINT-FÉRÉOL, MAILLET, MONTBEL, BOISRENAUD, La MOTHE, MILLY, DURENAND, PRÉVILLE, GALEMBERT, La MEILLERIE, SAINT-DENIS, BOUVET, du NOIRET, du POUERÇON, PERRAULT, MARÉCHAL, ROMME, BOUDON, BAUDEMONT, du BOSSE, VAUDIÈRES, DUPUIS** et 13 lieutenants.

Le commandant de bataillon **de La GARRIGUE**, qui avait été détaché quinze jours auparavant, avec 200 hommes, pour garder les communications et les magasins de l'armée, rendit de grands services en rassemblant les fuyards et en couvrant la retraite. Il sauva ainsi 120 chariots et rallia 6,000 hommes avec lesquels il put évacuer les hôpitaux et les magasins.
Après la déroute de Rosbach, le régiment fut envoyé à Hanovre, que **CHEVERT**, grâce à une habile manœuvre, avait réussi à dégager des incursions de l'ennemi. En 1758, il quitta cette ville pour aller à Hildesheim, puis à Paderborn en Westphalie ; il était au mois de mars à Wesel. La ligne de la Lippe et du Rhin ayant dû être abandonnée presque sans combat, le régiment rentra en France et fut employé jusqu'en 1760 à la défense des côtes de Bretagne. Il avait alors ses quartiers à Brest et s'appelait Talaru.

A cette même époque, le régiment repoussa un débarquement des Anglais dans la baie de Cancale, et essuya une très forte canonnade de la flotte de l'amiral **HARWEY** qui voulait enlever 14 frégates réfugiées dans le port du Conquet. Peu de temps après, un détachement de 200 hommes du régiment, embarqué sur la flotte du maréchal **de CONFLANS,** se trouva au combat naval livré à la hauteur de Belle-Isle, sur la côte du Morbihan. Il y perdit plusieurs officiers, entre autres, les capitaines **de BOISSELET** et **de BEUVRAN.**

En 1759, **Louis XV** institua l'ordre du Mérite militaire, pour récompenser les services des officiers protestants que leur religion empêchait de prétendre à la croix de Saint-Louis.
C'est cette même année que les épaulettes furent adoptées et ajoutées au hausse-col et à l'épée, déjà en usage.
En 1761, le régiment partit de Saint-Omer, où il avait passé la mauvaise saison, pour rejoindre l'armée du Bas-Rhin. Il campa d'abord sous Wesel, prit part le 21 juin à l'attaque de Luynen, et se trouva aux combats des 15 et 16 juillet, près de Willingshausen, où **SOUBISE**, par son ineptie, trouva moyen de se faire battre par des forces moitié inférieures aux siennes. Il quitta, peu après, l'armée du prince **de SOUBISE** et joignit celle du maréchal **de BROGLIE**. Arrivé au camp de Grebenstein, il fut chargé, en septembre, d'occuper la forêt de Sababorg pour couvrir la droite de l'armée. Il y fut attaqué de front par 1,600 hommes pendant qu'une colonne de 15,000 alliés cherchait à filer sur ses derrières. Dans cette position critique, il exécuta une marche de quatre lieues sans se laisser entamer, et donna par cette belle manœuvre le temps au comte **de STAINVILLE** de se retirer au camp retranché de Cassel.
Il fit, sous le nom de *Chatellux*, la campagne de 1762 à la même armée, sans prendre part à aucune opération importante, et il rentra en France en mars 1763.

II

de 1762 à 1791

RÉGIMENT DE GUYENNE

Par une ordonnance du 10 décembre 1762, le nombre des régiments français fut réduit à 66, dont 19 à 4 bataillons. Il y avait, à cette même époque, 25 régiments étrangers.
Chaque bataillon était composé de 8 compagnies de fusiliers et une de grenadiers.
La même ordonnance retirait aux capitaines la propriété des compagnies ; le recrutement et la solde passaient au compte de l'État.
Les régiments de gentilshommes durent quitter les noms de leurs colonels pour prendre des titres de provinces, et tous les corps portèrent sur leurs boutons le numéro indiqué par leur rang d'ancienneté.
C'est ainsi que l'ancien Vaubecourt prit le titre de la province de *Guyenne*, qui avait été porté jusque-là par un régiment créé sous **Louis XIV** et réformé cette année.
Le régiment était formé à 4 bataillons, avec le chevalier **de CHATELLUX** pour colonel.

L'uniforme était : habit, veste, revers et parements de drap blanc, collet rouge, culotte de tricot blanc, la poche en long, garnie de trois boutons ; le dessous de la manche et du parement fermé par six petits boutons, 7 au revers et 3 au-dessus ; boutons jaunes, n° 21. Chapeau bordé de galon blanc.
Drapeau ; fond cramoisi et violet, partagé en quatre carrés par une croix blanche.

Placé d'abord à Landau, Guyenne se rendit à Saarlouis en octobre 1765. En 1767, il fit partie du camp de Compiègne, après lequel il retourna à Saarlouis. On le trouve en 1769 occupé aux travaux de Saint-Omer.

En 1771, le Parlement de Bretagne étant en querelle avec l'autorité du chancelier **MAUPEOU**, le régiment fut envoyé dans cette province pour intimider le Parlement, et après quelques courses, il s'établit à Brest au mois de mai. Il vint à Lille en octobre 1773, et se trouvait en garnison dans cette ville lorsque **Louis XV** mourut au petit Trianon, le 10 mai 1774, léguant à son petit-fils *Louis XVI*, des finances ruinées et une situation difficile à l'extérieur.

1775. - Au mois de septembre 1775, les trois premiers bataillons du régiment de Guyenne se rendirent à Givet pendant que le quatrième allait s'embarquer à Nantes pour la Martinique, colonie prise par les Anglais en 1762, et qui attendait le secours de la France pour se soulever et proclamer son indépendance.
Le comte **de SAINT-GERMAIN** fit paraître, le 15 décembre 1775, une ordonnance d'après laquelle les vieux corps, qui tous avaient quatre bataillons, devaient être dédoublés et former chacun deux régiments à deux bataillons, le 2e et le 4e bataillon devant former le régiment dédoublé, lequel prendrait rang immédiatement après celui d'où il était tiré.
Le régiment de Guyenne composa avec ses 1er et 3e bataillons le premier régiment dédoublé, qui conserva le nom et les drapeaux de Guyenne, ainsi que le no 21, d'après l'ordre numérique résultant de sa création. Il eut le collet, les revers et les parements rouges piqués de blanc, avec les boutons jaunes, timbrés du no 21. Le deuxième de ces régiments, qui prit le nom de Viennois, en fut distingué par le collet vert et les boutons blancs ; ses drapeaux reproduisirent les couleurs de ceux de Guyenne, mais chaque carré fut partagé en deux triangles de couleur différente.

L'ordonnance du 19 février 1777, fixa Guyenne au 21e rang dans l'infanterie, et ce même rang lui fut encore conservé lors de la nouvelle formation de 1788.
Le comte **de St-GERMAIN** organisa, à la même époque, l'armée en divisions commandées par des maréchaux de camp.

Guyenne quitta Givet en 1776 et se rendit, au mois de novembre, à Aix et à Marseille. Au mois d'août 1777, il alla s'embarquer à Toulon, pour passer en Corse ; il était de retour à Toulon le 16 août 1779, et demeura dans cette ville jusqu'en 1781. Un règlement du 22 mai de cette même année vint modifier pour l'avenir la composition du régiment, en réservant aux gentilshommes la possession des grades militaires, et en excluant tout officier qui ne pouvait faire preuve de quatre quartiers de noblesse. Cette funeste imitation, de ce qui se passait en Prusse contribua à jeter la confusion et le découragement dans les rangs de l'armée.
Le régiment quitta Toulon en octobre 1781 et se rendit à Antibes et à Monaco. Il fut envoyé à Saint-Hippolyte en décembre 1783, à Nîmes en octobre 1785, et se trouvait dans cette ville quand la Révolution éclata.

Au 1er juin 1789, l'infanterie régulière se composait de 2 régiments des gardes, 102 régiments d'infanterie de ligne, 12 bataillons de chasseurs à pied, 8 régiments d'artillerie, 7 régiments d'infanterie des colonies, présentant un ensemble de 258 bataillons, auxquels il faut ajouter 106 bataillons de troupes provinciales.
Le régiment accepta les principes de la Révolution de 1789, mais il n'en fut pas de même d'une partie de la population de Nîmes. Dans les premiers mois de 1790, une légion de la garde nationale, exclusivement composée des partisans secrets de la monarchie et qui s'était donnée le nom de légion

de la Croix, arbora à ses chapeaux la cocarde blanche. Il s'ensuivit des rixes qui attirèrent la foule ; les deux partis s'insultèrent et bientôt en vinrent aux mains. Les soldats de Guyenne, soutenus par une partie de la population, eurent le dessus et rentrèrent dans leurs casernes, où ils demeurèrent consignés. Les rapports et les réclamations arrivèrent bientôt à l'Assemblée nationale. On était à la veille des assemblées primaires, c'est-à-dire de celles qui devaient procéder aux élections. Les députés, ne voulant pas abandonner la ville à elle-même, firent supplier le roi de ne pas éloigner le régiment de Nîmes.
Les provocations recommencèrent le 13 juin, et les autorités se virent dans la triste nécessité de publier la loi martiale. Les sommations faites, Guyenne dispersa les perturbateurs ; mais le 15, une bande de révoltés, embusqués dans une tour, fit feu sur le régiment, dont l'indignation ne put être retenue. La tour fut forcée et un grand nombre de rebelles furent tués les armes à la main. Le reste se réfugia dans le couvent des capucins, qui soutint le 16 un véritable siège. Suivant la coutume de ce malheureux temps, le régiment fut dénoncé à la tribune nationale ; mais celle-ci sut discerner la vérité. Le 3 juillet on lut à l'Assemblée une adresse et un mémoire de Guyenne dans lequel le régiment rendait compte de sa conduite.

Voici le texte de ce document, provenant d'une donation de M. le baron **de GIRARDOT** :

Faits uniquement relatifs à la conduite du régiment de Guyenne, infanterie, en garnison à Nismes, depuis le 13 jusqu'au 17 juin inclus 1790, espace de temps qu'ont duré les troubles dans cette ville.

« Le régiment de Guyenne, infanterie, croit devoir faire connaître à ses frères d'armes et à la France entière la conduite qu'il a tenue pendant les troubles qui ont affligé la ville de Nismes durant quelques jours.
« Plus les circonstances ont été difficiles et délicates, plus il lui semble important de prévenir les narrations fausses et calomnieuses que l'ignorance ou la méchanceté pourrait vouloir répandre et accréditer.
« Un exposé simple et fidèle des événements instruira les amis de la vérité et conservera dans tout son lustre au régiment de Guyenne l'honneur et la réputation, apanage précieux du militaire français.
« Dimanche 13 juin, à six heures et demie du soir, pendant le spectacle, où se trouvaient, suivant l'usage, partie des officiers, bas-officiers et soldats du régiment, l'on entendit tout à coup quantité de coups de fusil, mêlés de coups de pierre et de cris d'effroi. Chacun courut au quartier pour se renseigner sur l'événement et se trouver à son poste. La salle de comédie se trouvant très à portée des casernes, le régiment y fut bientôt en bataille dans la cour.
« Quelques soldats plus écartés rentrèrent sans accident. Les coups de fusil se faisaient entendre avec la même force.
« Le régiment était inquiet sur le sort d'une patrouille composée de quinze grenadiers et d'autant de chasseurs, commandés par un lieutenant, laquelle faisait la ronde pour la sûreté de l'assemblée électorale. On distribua des cartouches à chaque soldat, et l'on allait envoyer un détachement pour favoriser la rentrée de la patrouille, lorsqu'elle arriva en bon ordre et sans accident.
« A sept heures et demie, le commandant du corps reçut une réquisition de MM. les officiers municipaux de mettre le régiment en bataille sur la place en avant du quartier ; ce qui fut exécuté sur-le-champ, en présence de M. Poutier, officier municipal. Le régiment resta dans cette position jusqu'à dix heures et demie du soir. Peu de temps après, un caporal du régiment remit une lettre adressée à M. de Lespin, commandant accidentellement le militaire de la ville et le fort, à son défaut au commandant du régiment, contenant une réquisition de MM. les officiers municipaux, afin que le régiment se transférât à l'Hôtel de Ville, pour le soutien de la proclamation de la loi martiale. Cette

réquisition arriva trop tard, ainsi qu'il est prouvé par la lettre de M. Ferrand de Missol, officier municipal, porteur de ladite réquisition, qui avait été arrêté dans sa marche, de même que par le témoignage de M. Poutier, autre officier municipal, qui, ayant signé la réquisition et se trouvant alors au quartier, jugea qu'il n'était plus temps de faire marcher le régiment à la Maison de Ville.

« Les différentes réquisitions de la municipalité furent adressées directement au commandant du régiment, d'après une lettre de M. Lespin, qui, désirant la brièveté de l'exécution des ordres et jugeant que l'éloignement du fort où il loge pourrait y nuire, engagea MM. les officiers municipaux et le chef du corps à agir de concert.

« On ordonna des patrouilles alternatives de grenadiers et de chasseurs, qui parcoururent la ville et ses faubourgs pendant toute la nuit.

« A onze heures et demie, nouvelle réquisition de messieurs de la municipalité, de fournir sur-le-champ cent hommes pour la garde de la Maison de Ville, ce qui fut exécuté.

« Lundi 14 juin, sur la réquisition de messieurs les officiers municipaux, le régiment se mit en bataille devant le quartier, à cinq heures du matin, pour y attendre de nouveaux ordres.

« A six heures du matin, autre réquisition d'envoyer 150 hommes au Palais, pour la sûreté de l'assemblée électorale du département.

« A onze heures, le régiment reçut l'ordre de rentrer dans ses casernes, avec défense de s'en écarter.

« A une heure et demie après midi, M. Aubry, capitaine d'artillerie, membre d'un comité militaire, dont les trois autres membres étaient électeurs, se présenta avec 50 hommes de la garde nationale, muni des clefs de l'arsenal, situé dans une cour séparée, et nullement à la charge du régiment, ce soin étant confié à un autre officier d'artillerie, garde-magasin des arsenaux.

M. Aubry demanda au commandant du corps où était la porte de l'arsenal, et s'il n'était pas possible de passer par la communication de la cour du quartier à celle dudit arsenal. Ce passage lui fut refusé, et la porte extérieure de l'arsenal indiquée. A peine arrivé, cet officier et sa troupe essuyèrent une décharge, qui tua un homme et en blessa deux. Ils rétrogradèrent, et toujours poursuivis par les coups de fusil, ne trouvant de passage que par la cour du quartier, ils y entrèrent avec une réquisition de la municipalité, et s'occupèrent à remplir l'objet de leur mission. Ils vinrent, à différentes reprises, solliciter le commandant du corps de leur donner des poudres, et de faire mettre le régiment en bataille devant le quartier, pour protéger, par sa présence, la sortie des canons.

« Arrivèrent pendant ce temps-là, 150 hommes de la garde nationale, ayant avec eux M. du Roure, officier municipal, qui, s'étant fait connaître à la porte du quartier, demanda à parler au commandant du corps.

« Le résultat de cette conférence fut une réquisition de sa part, pour laisser entrer ce détachement, qui fut rejoindre dans la cour de l'arsenal celui qui y était déjà établi. Dès lors, le commandant du corps fut forcé par des instances réitérées et les circonstances impérieuses du moment, de livrer, pour le service des canons, des poudres destinées particulièrement à l'usage du régiment.

« L'officier municipal présent requit que le régiment sortît par la porte de son quartier, en même temps que les canons et les troupes nationales par celle extérieure de l'arsenal, pour se mettre en bataille devant les casernes, ce qui fut exécuté vers les six heures du soir.

« Après quelques coups de canon tirés sur les tours d'où partaient les coups de fusil intermittents, les pièces ayant été conduites par les gardes nationales sur la place de l'Esplanade, rendez-vous de toutes les légions, le régiment resta dans son ordre de bataille jusqu'à dix heures. La tranquillité paraissant rétablie, il rentra dans ses casernes.

« Sur les onze heures, nouvelle réquisition de la municipalité d'envoyer 30 chasseurs et un lieutenant au couvent des capucins, pour conserver les blés destinés à l'approvisionnement de la ville. Le détachement, à son arrivée, trouva les greniers fermés, et prit les précautions convenables pour leur sûreté.

« Le mardi 15, le régiment ne donna plus de nouveaux secours. Les divers détachements extraordinaires continuèrent d'être relevés toutes les douze heures, et les patrouilles de grenadiers et de chasseurs de marcher toutes les nuits. Enfin, dans la soirée on vit renaître la confiance et la paix, qui fut encore mieux établie le lendemain mercredi 16, à dix heures du matin, par la proclamation d'une fédération solennelle entre toutes les troupes nationales, tant de la ville qu'étrangères, et le régiment de Guyenne. Le soir, entre quatre et cinq heures, il y eut une fausse alarme, qui détermina à faire battre la générale. Le régiment se mit en bataille devant le quartier, où il resta jusqu'à ce que l'erreur fut reconnue.

« Le jeudi 17, l'amnistie fut publiée, et le drapeau blanc arboré à la Maison de Ville. A deux heures de l'après-midi, l'on battit encore la générale, sur la nouvelle de l'arrivée de 3,000 hommes de troupes nationales. A trois heures, le régiment fut requis par messieurs de la municipalité pour marcher avec quatre pièces de canon sur la route de Remoulin, afin de reconnaître ces troupes et l'objet de leur marche. A peu de distance des faubourgs il apprit, par le retour d'un détachement de la garde nationale, qu'un même intérêt avait fait précéder le régiment, que l'intention de ces troupes annoncées, était de se réunir à ceux qui coopéraient au rétablissement du calme, et qu'avertis de la proclamation de la paix, elles s'étaient déterminées à retourner sur leurs pas. De ce moment, le régiment rentra dans ses casernes.

« Tels sont les faits, qui doivent mettre au plus grand jour sa conduite pendant la durée des désordres de la ville de Nismes. S'il a à gémir de n'avoir pu prévenir leurs funestes effets, au moins croit-il pouvoir se féliciter de les avoir modérés.

« Au milieu des troubles déplorables, auxquels le régiment ne prenait aucune part, son influence a dû en être plus efficace. Les réquisitions de la municipalité ont précédé et guidé seules toutes ses démarches : il en fournit les preuves authentiques. Sa conduite est donc à la fois conforme aux lois de l'État et de l'honneur, et conséquemment exempte de reproches. Le corps, instruit, par l'expérience commune à tous les hommes, que l'opinion publique est souvent égarée par l'imposture ou l'ignorance, et jaloux d'obtenir, dans cette circonstance, celle qu'il mérite, croit devoir aller au-devant de ce qui pourrait y porter atteinte injustement. Exact observateur de la loi dans l'exécution de ses devoirs, il a cru qu'il ne devait point se charger de faire connaître au public tous les faits qui lui sont étrangers ; aujourd'hui le pouvoir militaire a des limites qu'on ne peut franchir sans s'exposer à de grands inconvénients ; et c'est ce que le régiment se fera toujours scrupule d'éviter.

« N. B. Les régiments de l'armée, les municipalités du royaume, et toutes personnes particulières auxquelles parviendront les exemplaires du présent, sont priés de les communiquer au public.

« Et ont signé, MM. les officiers du régiment de Guyenne : « **MONTGAILLARD** (colonel), le chevalier **de BONNE LESDIGUIÈRES, THIERRAT de MILLERELLE,** major, **de LAMOTTE-DUMESNY, La GARLIÈRE, CAUREDON,** chevalier **de VIRVENT,** le chevalier **de LENFERNA, DAUZY-DUBREUIL, de LARIVOIRE, MAUNY, DUMAS, SAVIGNAC, CHAMPERON, CHAUCESSE, de La BESNERAYE, de COSTA**, le chevalier **de POULIAC,** chevalier **de LAMILLIANCHÈRE, SALIGNAC FÉNELON, LESDIGUIÈRES,** chevalier **de CLERVAUX, FONTENAY,** chevalier **de FONTENAY, JANET, DEPLAS**, **de VIRVENT-ROUAIX, de BROSSARD, de PERRAULT, GALEMBERT, de CARVOISIN, FONBELLE,** chevalier **TAFFIN, GIRAUD d'AGAY, PONTANIER, LAFARGUE, VIRVENT de SAUVEGARDE, VARENNES, CHÂTELAIN, JALABERT, LACHAISE,** le chevalier **de LESDIGUIÈRES, DUPERRON, GUEROULT, BELISSENS, CAPPONEL, FARINCOUR, GOYER de VILLERS.**

« En rendant hommage à la vérité, nous nous empressons de signer le présent mémoire.

« LESPIN,
« major-commandant. »

« Nous, commissaires de l'assemblée administrative du département du Gard, et chefs de la garde nationale de la ville de Nismes, rendons hommage au patriotisme que le régiment de Guyenne a fait éclater pendant les malheureuses journées des 13, 14, 15, 16 et 17 de ce mois, à la généreuse impatience qu'il a témoignée de secourir les patriotes, et à son zèle, qui a toujours été dirigé ou retenu par les réquisitions de la municipalité.

« Donné à Nismes le 21 juin 1790.

VINCENS DEVILLAS ; MAZER ; CHABAUD de LATOUR ; VIGIER-SARRASIN ; SAUVAIRE ; LECOINTE, commissaires.

Le chev. **AUBRY**, commandant général des gardes nationales rassemblées à Nismes.
D'AZÉMAR, major général de la cavalerie.
MIRANDE, lieutenant-colonel. **SAINT-PONS,** major.

« Nous, officiers municipaux de la ville de Nismes, instruits, par nous-mêmes et par autrui, de la vérité des faits ci-dessus détaillés, nous empressons de les attester, d'y ajouter que messieurs du régiment de Guyenne, dont les sentiments patriotiques sont évidemment connus, se sont conduits avec beaucoup de prudence sur nos réquisitions, et que le régiment a fait le service avec grande exactitude.

« A Nismes ce 21 juin 1790.

FERRAND de MISSOL ; du ROUVRE ; PONTIER, officiers municipaux. »

L'impression de cette pièce fut votée, et le président de l'assemblée fut chargé d'écrire au corps pour lui témoigner la satisfaction des représentants.
Guyenne se signala alors par un acte d'humanité qui lui fait le plus grand honneur. Les gardes nationales du département du Gard, pour lui témoigner leur reconnaissance, lui avaient fait don de deux barriques d'eau6de-vie. Les braves soldats de Guyenne les firent à l'instant porter au club des Amis de la Constitution de Nîmes pour être vendues et l'argent distribué aux malheureux, sans distinction de parti, qui avaient souffert dans les journées des 13, 14, 15 et 16 juin ; ils ajoutèrent à ce don une somme de 600 livres prélevée sur leur solde.

Vers la fin de 1790, les contre-révolutionnaires de Nîmes parvinrent à compromettre Guyenne avec la masse des habitants de la ville. Des hommes déguisés en gardes nationaux insultaient les sentinelles du régiment. Une d'entre elles fut tuée et trois autres blessées.
Les femmes injuriaient les soldats dans les rues. Bientôt ce régiment n'y put plus tenir ; et le ministre accueillit avec empressement sa demande de changer de garnison. Il fut envoyé à Trévoux au mois d'octobre.
